

L'ENCHÂSSEMENT

IAN WATSON





L'Enchâssement



Ian Watson

L'Enchâssement

Ouvrage publié sous la direction de Olivier Girard

Traduit de l'anglais par Didier Pernerle

Si vous voulez être tenu au courant de nos publications,
écrire aux auteurs, illustrateurs, ou recevoir
un bon de commande complet :

Le Béliat'
50, rue du Clos
77670 Saint-Mammès
France

ou

www.belial.fr

venez discuter avec nous sur forums.belial.fr

recevez notre newsletter en vous inscrivant sur www.belial.fr/pages/newsletter

Titre original : *The Embedding*
© 1973, by Ian Waston

First published by Victor Gollancz Ltd. This French edition published with the
permission of The Orion Publishing Group, London

© 2015, le Béliat' pour la présente édition

La traduction de l'introduction de Ian Watson est signée Erwann Perchoc

Illustration de couverture © 2015, Manchu

Collection « Kvasar » dirigée par Olivier Girard

Sommaire

Un mot de l'éditeur, en guise d'introduction	11
Souvenirs enchâssés, préface de Ian Watson	13
L'Enchâssement	41
Un modèle de linguistique-fiction ? postface de Frédéric Landragin	299
Bibliographie des œuvres de Ian Watson, par Alain Sprauel	325

Un mot de l'éditeur, en guise d'introduction

Si *L'Enchâssement* est bien un livre de science-fiction, c'est d'abord et avant tout un livre important. Le lecteur l'ayant déjà lu sait pourquoi — *L'Enchâssement* n'est pas de ces récits qu'on oublie —, celui qui le découvrira ici ne pourra qu'en comprendre la raison. La présente édition (la quatrième en France) se veut définitive. Didier Pernerle a pour l'occasion revu sa traduction initiale, celle parue en 1974 chez Calmann-Lévy. À notre demande, Ian Watson nous a écrit une longue introduction inédite farcie d'anecdotes, et le linguiste Frédéric Landragin une postface lumineuse dans laquelle il décortique les enjeux de *L'Enchâssement* et de la « linguistique-fiction ». Quant à Alain Sprauel, l'exhaustivité et la minutie de sa bibliographie se passent de commentaire. Tous, auteur, traducteur (merci à Erwann Perchoc pour son travail sur l'introduction de Ian Watson), scientifique et bibliographe, ont fait montre d'un enthousiasme sans faille — jusqu'à Manchu, qui a habillé l'ensemble avec le talent qu'on lui sait. L'édition est un travail d'équipe. Celle constituée pour la réalisation du présent volume de la collection « Kvasar » a tout de la *dream team*. Il convenait de le souligner.

O. G.

Souvenirs enchâssés, une préface de Ian Watson

Au tout début des Seventies

Si *L'Enchâssement* parut en 1973 en Grande-Bretagne, son écriture débuta en septembre 1971, au moment où je recommençais à travailler comme maître de conférence de grade II au sein de l'École d'histoire de l'art et d'études complémentaires de l'Institut de technologies de Birmingham (la future University of Central England). À l'époque, la fraîcheur de l'automne me stimulait, aussi griffonnais-je dans le train, tôt le matin, sur les pages lignées d'un grand cahier bleu. Le train, oui, car je faisais alors la navette depuis Oxford — un trajet d'une heure et demie. L'École d'histoire de l'art se trouvait près d'un canal, dans un entrepôt reconverti loin des autres bâtiments de l'Institut. Personne, là-bas, ne savait comment nous nous organisions, et Philip, notre responsable, un spécialiste d'histoire chinoise de l'art, lui-même marié à une Chinoise, avait astucieusement ramené la durée de notre semaine de travail à deux jours et demi. D'où le fait que je puisse continuer à habiter à Oxford, une ville bien plus agréable que Birmingham.

Je dis « griffonner », car ça secouait beaucoup dans le train. De retour chez moi, je tapais à la machine ce que j'avais gribouillé — en tout cas ce que j'arrivais encore à déchiffrer. Lorsque je ne parvenais pas à me relire, j'improvisais.

Mes collègues d'alors exercèrent une influence notable sur le développement de *L'Enchâssement*. Les « Études complémentaires » consistaient en ce que les trois promos d'étudiants en peinture et sculpture, graphisme, design et mode enduraient — ou appréciaient — à raison d'une session par semaine, afin de compléter leur enseignement principal. Plus que d'un cours magistral, il s'agissait surtout d'une approche interactive.

Rachel était une anthropologue sociale, Charles était spécialisé en sémiotique. Lors de mon entretien d'embauche, je leur avais proposé d'enseigner la science-fiction et la futurologie. « Pourquoi ? – Parce que ça aidera les étudiants à penser avec souplesse aux futurs, nombreux et alternatifs, de ce monde où ils évolueront en tant qu'artistes et designers. – Super, tu as le job ! » En fait, seules *deux* personnes avaient candidaté pour ce poste, une véritable sinécure pour l'aspirant écrivain que j'étais. Au tout début des années 70, de tels boulots existaient encore...

Je dois à Rachel une meilleure idée de l'anthropologie et la découverte de Claude Lévi-Strauss et consorts ; Charles a étendu ma connaissance de la sémiotique ; Brendan, qui enseignait l'histoire de l'art, fournissait le LSD — c'est avec lui que j'en ai pris pour la première fois. Quant à Ken, prof d'histoire du design, il me prêta sa voiture pour me rendre à Angoulême en 1975, à l'occasion de la 2^e Convention nationale de SF française, où *L'Enchâssement* avait reçu le prix Apollo. Cette auto, une Morris Traveller — pour partie en bois, une espèce de maison à colombage sur roues — a échappé de justesse à un camion tueur, façon *Duel* de Spielberg, à mi-chemin d'Angoulême. Au retour, elle dépassa même, non sans un certain héroïsme, une Mercedes sur la route de Calais à Boulogne : l'hovercraft transmanche ayant été annulé à cause de vents trop forts, nous avons dû filer d'un port à l'autre. Quelques jours après l'avoir restituée à Ken, la pauvre vieille a définitivement rendu l'âme. Un trop-plein d'émotions, sans doute.

Par une pure et formidable coïncidence, à moins de cent mètres de l'entrée de l'École d'histoire de l'art, juste derrière un café très fréquenté, se trouvait Andromeda, la bouquinerie spécialisée en SF de Birmingham, une merveille qui importait depuis les USA des livres à l'époque introuvables en Angleterre. J'y achetais quantité de bonne SF en poche, que je lisais en fin de journée dans le train pour Oxford, muni d'une canette de Carlsberg Special Brew (la bière des vagabonds, c'est bien connu) et d'un hot-dog trouvés au Danish Food Centre de la rampe menant à la gare de Birmingham New Street. À Oxford, je me procurais des livres de Wittgenstein, Lévi-Strauss, Barthes et d'autres auteurs du genre.

À l'occasion de la présente préface, j'ai relu *L'Enchâssement*, et ce pour la première fois en quarante ans. Quand on écrit, réécrit

un roman, qu'on en corrige les épreuves, on ne peut faire l'expérience objective du livre en tant que lecteur. Le temps doit passer. J'ai relu à ce jour une bonne demi-douzaine de mes romans pour des rééditions britanniques. Celui qui a eu besoin du plus grand lissage stylistique est *Whores of Babylon* — paradoxalement, mon seul roman sélectionné au prestigieux prix Arthur C. Clarke. Le roman qui a nécessité le moins de corrections est *Queenmagic, Kinmagic* — de la *fantasy* d'aventure basée sur les échecs et d'autres jeux, située dans des Balkans imaginaires. À la relecture de ce que j'estimais être la version définitive de *L'Enchâssement*, j'ai repéré onze coquilles — argh... Sans aucun doute, elles n'auront pas perturbé le traducteur français, et je ne vais pas commencer à les lister, sans quoi cette préface s'éternisera.

Par bonheur, *L'Enchâssement* ne me paraît pas trop mal écrit, du moins d'un strict point de vue stylistique. (Il n'est pas ici question de la pertinence des aspects linguistiques et autres.) Sauf qu'à l'origine, il en allait bien autrement. Après l'avoir achevé, je l'ai soumis à trois éditeurs londoniens en même temps — ce n'était pas la procédure correcte, je l'ai appris plus tard. J'avais utilisé une machine à écrire avec du papier carbone, et l'une des copies au moins devait être plutôt pâlichonne. Un éditeur a simplement refusé le roman, un autre l'a ignoré, mais Victor Gollancz Ltd., une entreprise familiale à l'époque, et surtout le meilleur éditeur de SF de Grande-Bretagne, a été intrigué.

Peu avant, juste après mon retour du Japon en 1970, j'avais écrit ce qui deviendrait *Orgasmachine*, un livre finalement publié (bien amélioré, l'expérience aidant) en anglais en 2010. Sans doute à cause du refus unanime d'*Orgasmachine*, *L'Enchâssement* fut rédigé avec une sorte d'impatience pleine de défi, le processus d'écriture s'étant effectué dans un état de conscience semi-enchâssée, justement. Malcolm Edwards, lecteur pour Gollancz, écrivit gentiment dans son compte-rendu : « Watson a un grand besoin d'apprendre à communiquer, mais s'il y parvient... » Suite à quoi, j'ai réécrit *L'Enchâssement* d'une manière plus orthodoxe. Le résultat : un contrat et une avance de trois cents livres. (Après le succès de *L'Enchâssement* en France en 1974, les éditions Champ Libre ont publié une traduction d'*Orgasmachine* en 1976 — grâce en soit rendue à mon bon ami Maxim Jakubowski —, mais il ne s'agit

que d'une version préliminaire, une novella que le curieux pourra lire sur mon site < www.ianwatson.info >.)

Impressions d'Afrique

Bon. Retour à *L'Enchâssement*. L'université sans nom d'un pays africain où les personnages de Pierre et Sole se sont rencontrés est l'University College de Dar Es Salaam, en Tanzanie, une branche de l'Université d'Afrique orientale il y a fort longtemps. Ses tours d'ivoire (ou de ciment, du moins) se dressaient sur une colline à une quinzaine de kilomètres du centre-ville. Une toute nouvelle université dans un pays ayant pris son indépendance vis-à-vis de la Grande-Bretagne depuis alors quatre ans. Le Royaume-Uni n'avait guère investi dans l'ancien Tanganyika (avec qui le modérément dictatorial Zanzibar s'était uni), car il s'agissait d'un territoire confisqué aux Allemands après la Première Guerre mondiale — pas une *vraie* colonie comme le Kenya, plus au nord, par exemple. Ce qui faisait de la Tanzanie un endroit plutôt paisible, un lieu où, à la plage, un type pouvait s'enfuir avec votre short pendant que vous vous baigniez, la « taxe de plage », en somme — au Kenya, sur le parking, on aurait plutôt soulevé votre voiture avec un cric histoire de l'alléger de ses quatre roues. Personne ne s'était rebellé violemment en Tanzanie, à l'inverse des Mau Mau au Kenya. L'admirable chef d'État tanzanien Julius Nyerere, surnommé Mwalimu (l'instituteur), qui mena une politique de « socialisme africain » impliquant la nationalisation des banques, accepta l'aide de la Chine pour bâtir une voie ferrée vers la Zambie, enclavée, dans le cadre de la lutte contre la Rhodésie ayant déclaré unilatéralement son indépendance. Moyennant quoi la Tanzanie fut boycottée par les pays capitalistes occidentaux, ce qui n'empêcha pas les Tanzaniens de se débrouiller pour se débarrasser du délétère dictateur ougandais Idi Amin, et ce pour le bien de tous.

Pour paraphraser Charles Dickens, les étudiants de l'University College nourrissaient de grandes espérances. Lorsque le président Nyerere annonça que ceux-ci, après l'obtention de leur diplôme, devraient travailler à la « construction de la nation » pendant une année (ou était-ce deux ?), avec une paye identique à celle des soldats, et ce afin de rembourser la somme investie par l'État dans leur

formation, ils manifestèrent en plein centre de Dar Es Salaam vêtus de leurs courtes toges jaunes. Personne ne maîtrisait réellement le protocole d'une manif. Les policiers firent signe aux étudiants de s'asseoir dans la rue. Poliment, ces derniers obéirent. *Et alors* les forces de l'ordre tirèrent du gaz lacrymogène sur la foule assise afin de la disperser. Le jour suivant, l'Instituteur se rendit à l'université et fit la leçon aux étudiants contestataires, avant de les renvoyer dans leurs villages jusqu'à la fin du semestre afin qu'ils n'oublient pas d'où ils venaient.

La simple architecture des bâtiments de l'université sur la colline impulsait aux étudiants des attentes irréalistes — chose que leur donnait aussi, ceci dit en passant, mon cours sur un roman de mœurs de Jane Austen du début du XIX^e siècle, ou sur *Gens de Dublin* de James Joyce ; des textes assez peu en phase avec la réalité tanzanienne. Pas plus qu'*Une Enfance*, du Russe Maxime Gorki... *L'Enfant noir*, du Guinéen Camara Laye, et *La Danse de la forêt*, pièce du Nigérian Wole Soyinka, sur lesquels je donnais aussi des cours, étaient déjà plus à propos. Mais les Africains de l'est commencèrent vite à se plaindre de l'impérialisme culturel occidental — d'*Afrique* occidentale. Aussi triste qu'elle soit, la réalité n'en était pas moins implacable : les ex-colonies de l'ouest du continent, britanniques et françaises, étaient bien plus raffinées que l'Afrique de l'est, un coin du monde qui se résumait pour l'essentiel à un désert culturel peuplé d'éléphants avec en son milieu le Kilimandjaro.

Sauf que le Front de Libération du Mozambique, le FRELIMO, avait son QG à Dar Es Salaam, et je subodorais que les jours du Portugal en tant que puissance coloniale étaient comptés. Cela, à l'inverse du Hudson Institute, groupe de réflexion américain conservateur, dont j'utiliserais les rapports comme matériel pédagogique pour mes étudiants en cours de futurologie quelques années plus tard à Birmingham.

Cet institut fut fondé par Herman Kahn (auteur de l'essai *On Thermonuclear War*) et d'autres sommités issues de la très conservatrice RAND Corporation, dont j'ai aussi utilisé les documents. La contribution la plus pertinente du Hudson à *L'Enchâssement* réside dans ses prédictions sur la continuité de la présence portugaise en Afrique, basées sur la méthode dite du « survol rapide ». Méthode qu'on pourrait résumer ainsi : passer environ un mois

en Angola, et se contenter de poser quelques questions partout où le Portugal fait sa loi — chose qui, on s'en doute, n'avait pas le moindre intérêt au vu de la réalité. Une autre contribution est ce mégaprojet d'engloutissement du cœur du Brésil par un barrage afin de favoriser le développement économique du pays. Le problème méthodologique de l'Hudson et de la RAND (au-delà de mes objections politiques) tenait pour beaucoup au fait que ces gens ne concevaient pour seule et unique perspective qu'un futur dominé par l'Occident. La RAND émit ainsi un ensemble de vingt prévisions sur l'avenir, prenant soin d'ajouter à la fin de sa liste un « joker », afin de montrer qu'elle ne manquait pas d'imagination. Aucune de ses prédictions ne s'est réalisée, hormis le joker — à savoir l'émergence de nouveaux militantismes religieux imprévisibles comme les mouvances islamistes radicales, Al-Qaida et compagnie. Au temps pour les groupes de réflexion... Mais merci au Hudson Institute pour ce document mégalomane envisageant l'inondation du bassin amazonien. Quant au personnage de Pierre franchissant la frontière avec les guérilleros, je le dois à ma sensibilisation politique sur le sort du Tiers-Monde née à Dar Es Salaam.

En Tanzanie, j'ai commencé l'écriture d'une nouvelle, « *The Flags of Africa* », stimulé par un mystère criminel local, dans un style très influencé par Alain Robbe-Grillet ; l'histoire, quoique raccourcie, a été publiée en 1970. J'étais fasciné par le surréalisme noir français de la Négritude (Senghor, Aimé Césaire) autant que par les excursions de Jean Genet dans des décors africains — *Les Nègres*, *Les Paravents*. J'ai d'ailleurs écrit un article enthousiaste sur ces deux pièces, publié dans *Transition*, le magazine culturel le plus brillant d'Afrique de l'est, imprimé à Kampala, en Ouganda. Mais mon article sur le chef-d'œuvre de Camara Laye, *Le Regard du roi*, manière de réponse africaine à Kafka, est perdu à jamais, je le crains.

En ce qui concerne l'enseignement, celui-ci ne représentait guère un fardeau pour moi. Lors de ma première année en Tanzanie, je ne disposais que d'une poignée d'heures par semaine, l'Université ayant embauché trop de monde. Je passais mon temps à faire de la plongée avec masque et tuba, ou à jouer aux fléchettes avec les garagistes indiens, des bouteilles de bière Tusker bien fraîches,

luisantes de condensation, à portée de main. Manquant d'argent (quoique pas autant que la plupart des Tanzaniens), je ne suis parti en safari qu'à quelques reprises. En Afrique de l'est, « partir en safari » signifie faire un voyage loin de chez soi — un truc qui se réfère assez rarement à l'expédition avec guide et porteurs pour tirer sur des rhinocéros. Moi et Judy, mon épouse d'alors, avons gagné le cratère du Ngorongoro et les gorges d'Olduvai. Pendant des heures, j'ai roulé à travers les plaines, cherchant le Kilimandjaro à l'horizon. Puis j'ai fait une pause-cigarette et suis sorti de la voiture. J'ai alors eu la présence d'esprit de lever les yeux vers le zénith : le Kilimandjaro était *là*, loin au-dessus des nuages, pareil à une grande lune flottant dans le ciel.

Assez vite, la Tanzanie m'a frustré intellectuellement, sans parler de la constante chaleur et de l'humidité : vous prenez une douche, et dès que vous en sortez, vous recommencez à suer. Des choses intéressantes arrivaient néanmoins, comme faire la course avec un feu de brousse avant que les flammes n'avalent notre petite Coccinelle ; ou encore, lors de l'ascension des monts Usambara, se trouver quasiment projeté dans un précipice par un porte-grumes incapable de freiner sa descente sur la piste boueuse. (Aujourd'hui, ces escapades me paraissent des moments assez dingues, mais j'étais jeune et tout cela me plaisait bien.)

Interlude japonais et un peu de trotskisme

J'ai quitté la Tanzanie en passant par l'Égypte, juste avant qu'elle n'entre en guerre contre Israël, puis la Grèce, où les colonels comirent peu après leur coup d'état. De retour en Angleterre, le besoin d'argent s'est vite fait ressentir. Grâce à mon expérience africaine, j'ai postulé pour un poste à l'université de Yaoundé, au Cameroun. Au terme de mon entretien d'embauche londonien, on m'expliqua que le profil recherché sous-entendait une certaine stabilité mentale afin de « survivre » à Yaoundé, puis on me suggéra, non sans une certaine insistance, de candidater à un poste à Tokyo, lequel serait officialisé quelques semaines plus tard. C'est ainsi que je me suis retrouvé au Japon, et que j'ai très vite commencé à écrire de la science-fiction, comme une sorte de mécanisme psychologique de survie pour faire face au choc du futur. Même à la

fin des années 60, Tokyo était une ville des plus stimulantes ! Tout le techno-fun du futur, les catastrophes écologiques liées à la surpopulation que la SF imaginait, les cerisiers alimentés par des nutriments au goutte-à-goutte, ces dix mille enseignants avec des nodules aux cordes vocales du fait de la pollution atmosphérique, le mont Fuji visible trois jours par an (aux vacances du Nouvel An) pour les mêmes raisons... Il me faut malgré tout ajouter qu'aux dires de tous, la situation environnementale de Tokyo s'est bien améliorée, et que les défauts de l'époque étaient largement compensés par les nombreux avantages, aussi fascinants qu'excitants, de la vie japonaise.

J'adorais ce pays. Néanmoins, en 1970, je me suis persuadé qu'il allait subir un séisme majeur. L'apocalypse me hantait peu à peu (quarante-cinq ans plus tard, ce tremblement de terre monstre n'a pas encore eu lieu, mais ça ne sera jamais trop tôt). Je suis donc retourné en Angleterre, où la tectonique des plaques est plus calme, pour atterrir à l'École d'histoire de l'art de Birmingham une poignée de mois plus tard. Les psychédéliques années 60, je les ai surtout vécues via le prisme du Japon, où le Takashimaya⁽¹⁾ de Tokyo accrocha une gigantesque bannière pour fêter l'entrée dans l'ère du Verseau qui disait « Se sentir 70 ». (À l'époque, j'avais 27 ans.) Le début des Seventies s'avéra dans la droite ligne des Sixties, et de retour en Angleterre, j'écoutais le Jefferson Airplane/Starship, groupe évoqué dans *L'Enchâssement*. Je lisais la presse underground : *Oz*, *International Times* et *Black Dwarf*, et j'assistais aux meetings de la Ligue travailliste socialiste, qui était bien trop puritaine et schismatique, comme la plupart des groupements trotskistes au Royaume-Uni — dans un car plein d'ouvriers de l'automobile et de la sidérurgie, de retour d'un rassemblement, le responsable révolutionnaire en chef refusa l'arrêt pour une pause *fish and chips* : pas étonnant que les soutiens aient faibli. Avec Brendan, mon fournisseur de LSD, j'écrivais, imprimais et distribuais dans les rues de Birmingham nos propres prospectus situationnistes inspirés par Guy Debord et Raoul Vaneigem.

(1). Grande chaîne de magasins japonaise. [*Sauf indication contraire, les notes sont du traducteur.*]

Parce que je venais de lire *Les Limites de la croissance*, je rendais visite à Alan Thornett, un baron de la Ligue — il en serait bientôt exclu, et ses fidèles avec —, dans sa spartiate maison au sol en plancher nu — un truc assez inhabituel en Angleterre —, afin de débattre sur le développement durable. L'une des choses qui me posait problème, c'était le soutien inconditionnel à Soljenitsyne du quotidien de la Ligue, *The Worker's Press*, pour la seule raison qu'il était anti-soviétique. À mes yeux, ce type était un chrétien orthodoxe fondamentaliste déclarant publiquement que ces sous-humains athées de Chinois devaient être exterminés à coup d'ogives nucléaires. L'emprisonnement de Soljenitsyne dans un goulag stalinien me désolait, mais ses opinions religieuses racistes étaient inacceptables ; un mauvais camarade choisi par opportunisme par les trotskystes.

Chaque matin ouvré, on recevait *The Worker's Press*. Le facteur était un activiste anglais au tempérament rigide, un exemple parfait de ce que Wilhelm Reich appelait « l'armure caractérielle ». Un jour, mon ex-épouse et moi l'avons rencontré par hasard en centre-ville à Oxford. Il nous a demandé d'une voix mécanique ce qu'on avait pensé du journal du jour — on ne l'avait pas lu. Comme on se trouvait à côté d'un pub, j'ai proposé d'aller boire un verre. « Je peux pas, j'ai des responsabilités ! » Je l'ai convaincu que s'il ne venait pas avec nous, il serait tellement faible qu'il ne pourrait plus travailler correctement — après tout, la Guinness, c'est de la nourriture. Après quoi, Peter (c'était son nom) nous a suivis au pub et s'est un peu détendu.

J'ai quitté la Ligue peu de temps après, à l'instar de l'excellent John Chum, qui nous y avait fait entrer, et qui est ensuite devenu un sheriff (sans rapport avec le terme américain) brillamment réaliste et effectivement socialiste, puis lord-maire⁽²⁾ d'Oxford.

Telles étaient mes opinions politiques au moment où j'écrivais *L'Enchâssement*.

D'où ai-je tiré le nom de famille de Pierre Dariand, ce personnage qui suit le FRELIMO au Mozambique ? Une recherche sur l'internet montre qu'il ne s'agit même pas d'un nom français⁽³⁾. Et

(2). Magistrat municipal élu des grandes villes britanniques.

(3). Le nom provient en fait d'un personnage secondaire du roman de Raymond Roussel *Impressions d'Afrique*.

Sciavoni ? (Probablement pas un nom italien officiel.) Me suis-je souvenu de la Riva degli Schiavoni à Venise, mais en oubliant le « h » ? Dans le monde pré-Google, vérifier sans tracas de tels détails était impossible.

En ce qui concerne les influences littéraires du roman, le voyage obsédé de Pierre et ce commentaire : « On aurait dit que Kayapi naviguait à la surface familière de son propre cerveau inondé », évoque bien sûr *Le Monde englouti* (1962) de J. G. Ballard, roman que je me souviens avoir emprunté, en grand format, à la bibliothèque d'Oxford. Sûrement en 1967, lors des quelques mois que j'ai passés dans cette ville entre mes séjours en Tanzanie et au Japon, à apprendre des rudiments de langue nippone à l'Institut oriental. (Pour quelque raison, je n'ai jamais réussi à maîtriser le swahili, mais les mots japonais me paraissaient évidents, très naturels.)

Charlie Faith, buveur de spiritueux, a quelque chose de commun avec le consul décrit par Malcolm Lowry dans *Sous le volcan*.

Quant aux jeunes cobayes, qui tournent en rond alors que leurs cerveaux entrent en surcharge, ils doivent beaucoup aux *Enfants d'Icare* d'Arthur C. Clarke, où lesdits enfants, qui vont être uploadés dans un esprit collectif cosmique, déambulent pareillement. Lorsque j'avais douze ans, un camarade de classe plus âgé que moi m'avait prêté une édition poche de ce roman ; sa lecture m'a beaucoup impressionné. Une particularité de mon école, à Tyneside, était que la tranche d'âge de ma classe couvrait au moins trois ans ; j'étais le plus jeune, et mes copains plus âgés avaient des amis qui l'étaient davantage. Assez vite, j'ai appris à boire de la bière. Je retrouvais mon pote lecteur de Clarke chez lui, on jouait aux échecs, on écoutait du Wagner — sa passion —, puis on allait au pub. On en ramenait un pain fourré au pudding de légumes avec une saucisse, qu'on mangeait en regardant *Dragnet* (ou toute autre série policière) sur la télé en noir et blanc. Un autre de nos amis, plus vieux, pouvait même conduire la voiture de son père, auquel cas on allait dans un autre pub, plus loin dans la campagne, mais on prenait soin de boire nos bouteilles de Newcastle Brown Ale sur le bas-côté. Au pub de ma ville, on ne posait pas de question, tant que je ne commandais ni ne payais moi-même les bières. L'établissement où nous nous rendions en voiture, un peu plus select, était davantage susceptible d'être visité par les autorités

— les policiers passaient y boire un coup vite fait pendant leurs rondes.

Notre école étant non mixte, les filles n'avaient pas d'existence réelle et demeuraient plutôt mystérieuses, peu intéressées par la science-fiction, Wagner et la bière selon toute vraisemblance. Il faut dire que du côté des mœurs, l'époque était assez arriérée — une des raisons pour lesquelles je me suis marié jeune.

Dans *L'Enchâssement*, la « réalité comme expérience directe », tout comme les cerveaux sans corps pouvant perdre la raison, me semblent tenir du *Destination : Vide* de Frank Herbert.

Je dois au *Système de la mode* de Roland Barthes les accessoires rubis de Zwingler, livre que j'avais lu consciencieusement quoique irrégulièrement en français, peu après que j'ai commencé à enseigner à Birmingham. Pas au bénéfice de mes étudiants en Mode et Textile, mais au mien.

Hmm, « enseigner »... J'ai eu de la chance dans ma carrière de prof... Je l'ai dit, j'avais très peu de cours en Tanzanie. Un temps, j'ai tenu la librairie universitaire — ce qui impliquait seulement de commander à Londres des manuels pour les différentes facultés —, mais bien vite, un responsable à plein temps est arrivé. Un Écossais merveilleusement drôle, qui avait travaillé dans le commerce pétrolier et écrit une demi-douzaine de romances sous le pseudonyme de Vivian Donald, des histoires de doux baisers dans la bruyère des Glens. Sans oublier un ouvrage d'héraldique dans une respectable collection de petits livres reliés. Cet *Observer's Book of Heraldry*, par Charles Mackinnon of Dunakin, est toujours disponible. Charles vivait une vie fantastique, et je suppose que son statut de thane⁽⁴⁾ sur une île minuscule, dotée de son château en ruine, quelque part entre Skye et l'Écosse continentale, participait de cette réalité augmentée. Ce titre, il l'avait peut-être acheté aux enchères, chose assez courante en Grande-Bretagne. Charles affirmait qu'il avait fait sa scolarité dans une école publique historique de Glasgow, absorbée ensuite par le tristement célèbre quartier des Gorbals. Peut-être s'était-il frayé, avec un succès certain, un chemin hors de ces taudis. D'un autre côté, un Flight Lieutenant nommé C. R. Mackinnon (à la RAF en 1958 — une année seu-

(4). Seigneur féodal anglais.

lement ?), « *seanachadaich*⁽⁵⁾ *héréditaire du clan MacKinnon* » avait écrit une brève histoire du clan, approuvée par le chef dudit clan, le MacKinnon de MacKinnon. « Plusieurs tentatives infructueuses ont été effectuées pour contacter l’auteur. » Plutôt mystérieux, en somme... Quoi qu’il en soit, Charles était un chic type. Je me souviens de lui, après quelques bières, en train de danser dans le bar à ciel ouvert situé sur le toit du Twiga Hotel, son pantalon baissé — pas facile. Voilà qui donnait un sens inédit à l’expression « danse des Highlands ». (*Twiga*, en swahili, signifie girafe, grand animal, grand bâtiment.)

Peu après mon arrivée à Tokyo, les étudiants de mon université entamèrent une grève qui dura rien de moins que deux ans et demi pour protester, par anticipation, contre la reconduction du traité de sécurité américano-japonais, prévue en 1970. La première année, une fois par mois, les professeurs japonais et moi (nous avions tous le statut de professeurs — *sensei*) passions dignement entre les rangées d’étudiants de la Zengakuren⁽⁶⁾ afin de collecter nos salaires sous forme de billets dans des enveloppes. La police finit par donner l’assaut sur l’université après avoir largué en hélicoptère du gaz lacrymogène. L’année suivante, c’est à travers les rangées de policiers que nous autres profs nous faufileons... Au cours de cette grève, nous avons eu cinq augmentations de salaire. J’ai beaucoup exploré Tokyo, y ai écrit mes premières nouvelles publiables et fait mes débuts dans le magazine *New Worlds* en 1969.

Une digression sur Raymond Roussel

Lors de mes semaines de cours de deux jours et demi à Birmingham, « j’enseignais » surtout la SF qui m’intéressait, ainsi que la documentation pour *L’Enchâssement* ou *Le Modèle Jonas*, ce genre de choses. En conséquence, mes étudiants m’ont beaucoup entendu parler de Benjamin Whorf et de Noam Chomsky, de la RAND Corporation et du Hudson Institute, ainsi que du cerveau des baleines et des dauphins — choses que la plupart d’entre eux semblaient d’ailleurs estimer dignes d’intérêt. Le hangar qui nous

(5). Généalogiste et historien.

(6). Syndicat étudiant

accueillait était quelque peu lugubre, et j'ai relocalisé mon premier cours de la journée dans un bar-café de bonne taille, et le deuxième (sur trois) dans un pub. Personne ne s'est plaint ! À l'époque, il demeurerait possible de s'accorder de telles libertés merveilleuses...

L'une des principales inspirations pour *L'Enchâssement* — aux côtés des recherches scientifiques sur la nature du langage, telles que celles entreprises par les humains et les extraterrestres venant sur Terre — a été Raymond Roussel (1877-1933), au sujet duquel je me permets une digression, ayant appris qu'il est de nos jours peu connu en son pays. Roussel a exercé une profonde influence sur les surréalistes, les auteurs du Nouveau Roman comme Alain Robbe-Grillet, sans oublier le toujours actuel mouvement littéraire expérimental de l'OuLiPo, dont Georges Perec a été une figure éminente, tandis que Michel Foucault lui a consacré son seul ouvrage de critique littéraire. Un héritage non négligeable.

À mon niveau, le texte décisif de Roussel qui a stimulé l'écriture de *L'Enchâssement* est son « poème impossible », enchâssé à l'extrême : ses *Nouvelles Impressions d'Afrique* (1932). Les phrases y sont nichées à l'intérieur de phrases à l'intérieur de phrases, comme des poupées russes. « L'enchâssement » désigne ce genre de construction. Des enchâssements successifs mettent à rude épreuve l'esprit tâchant de comprendre la phrase complète. Roussel espérait construire une machine à lire ses poèmes, consistant en une table circulaire dotée de deux plateaux. Le poème ferait le tour du plateau du bas, fixe, tandis que des fentes dans le plateau du haut, rotatif, exposeraient des morceaux éloignés du texte, « désenchâssant » ainsi la syntaxe. Cette œuvre a enflammé mon imagination, m'incitant à trouver un cadre science-fictionnel aux théories linguistiques de Chomsky et à m'interroger sur les intrications entre langage et réalité. Chomsky affirme que, à un niveau structurel profond, acquis au cours de notre évolution, tous les humains ont partagé une « grammaire générale ». Les schémas linguistiques reflètent-ils la réalité physique et objective à ce même niveau profond ? Le langage est très métaphorique. Les mots se révèlent presque toujours des métaphores dissimulées devenues des symboles arbitraires désignant des objets.

Les machines dérivant de l'imagination, et agissant en son nom, avec les surréalistes... les méticuleuses descriptions d'objets, avec

Robbe-Grillet... les contraintes d'écriture avec l'emploi de règles arbitraires (comme bannir la lettre « e » d'un texte ou d'un roman entier), avec les auteurs de l'OuLiPo : tous ces techniques dérivent de Roussel.

Dans le cas de l'OUvroir de LIttérature POtentielle, le premier mot de chaque phrase sur une page pouvait former une autre phrase, ou la longueur de mots consécutifs se conformer aux décimales de π ... ou tout autre contrainte. Dans son ouvrage posthume *Comment j'ai écrit certains de mes livres*, Roussel révèle ses méthodes de travail dans l'écriture de fiction : de l'OuLiPo avant la lettre.

Roussel fut l'un des plus grands excentriques du XX^e siècle. Héritier d'une fortune considérable, il la dilapida pour la publication de ses propres livres, la mise en scène somptueuse de ses pièces de théâtre ou la satisfaction de caprices des plus variés. À l'image de ce voyage vers les Indes qu'il entreprit à bord de son navire, équipage au complet, et qu'il passa entièrement dans sa cabine à écrire. Un jour, alors que le capitaine lui annonçait qu'enfin ils arrivaient en vue des côtes indiennes, Roussel monta sur le pont, regarda la tache distante à l'horizon et déclara : « C'est bien, j'ai vu l'Inde. » Après quoi il ordonna au navire de faire demi-tour et mettre le cap vers Marseille.

En fait, « caprice » n'est pas le terme approprié. En dépit des moqueries — quand ses œuvres n'étaient pas purement ignorées —, Roussel était convaincu de son propre génie. Génie auquel il décida d'assurer la gloire, quitte à recourir à des moyens que d'aucuns qualifieraient de stratégiques plutôt qu'artistiques. Un texte de fiction était pour lui un jeu aux règles strictes. Il tirait une phrase d'un poème ou d'une comptine, et en transformait le sens même si la sonorité demeurait la même. Ainsi : « Napoléon, premier empereur », devenait « Nappe, olé, ombre, miettes, hampe, air, heure ». Soit : un danseur espagnol sur une table si brillamment illuminée que les miettes projettent une ombre, plus une horloge mue par le vent. Roussel se mettait ensuite en tête d'inventer une histoire propre à lier, de manière imaginative et satisfaisante, ces éléments ainsi que nombre d'autres obtenus par la même méthode. Les bouts d'information du départ devaient être éloignés le plus possible les uns des autres, et chaque événement, aussi absurde

qu'il pût paraître au premier regard, s'imbriquer logiquement dans l'histoire finale.

Avec une liberté assumée, j'ai écrit un certain nombre de mes nouvelles, voire de mes romans, de la sorte, conjuguant des faits, des théories, des situations et des images qui, à première vue, semblent des plus disparates. Un critique a souligné : « Ce que d'aucuns considèrent comme une coïncidence, Ian Watson le voit comme une connexion. »

Quand Roussel finit par révéler sa méthode, certains adeptes de l'imagination surréaliste s'indignèrent de la démarche mécaniste employée. Où se cachait l'inspiration libre et sans entrave dans tout cela ? En vérité, la mécanique fascinait Roussel, dont les œuvres mettent volontiers en scène des inventeurs-scientifiques et des appareils étranges. Et de fait, les surréalistes s'enthousiasmaient pour les équipements modernes et les jeux innovants à même de stimuler l'esprit, de le sortir des ornières de la routine afin de susciter un monde totalement imaginaire, remarquable et non-humain, propre à accoucher de nouveaux mythes. De *nouveaux* mythes, certes, mais *authentiques*. Les surréalistes s'étaient engagés dans une quête magique et créatrice de mythes pour évoquer l'étranger, l'autre, l'ailleurs, le différent. Roussel ne croyait pas particulièrement au surnaturel, mais recherchait l'émerveillement. Je suis aussi quelqu'un de rationnel de manière intuitive, sans superstitions, qui recourt à l'outillage de la science dans une sorte de but magique — un but imaginatif ouvrant la conscience.

Et que sont les mondes étrangers, les extraterrestres inventés par la SF, si ce n'est l'accomplissement de cette quête surréaliste pour des mondes imaginaires et non humains ? Roussel s'intéressait en particulier à ce qu'on pourrait appeler les formes d'art enfantines, populaires. Le grand art, ou prétendu tel, ne l'intéressait pas, au contraire de l'art outrancier, trivial. Trouvant son origine dans les *pulps*, avec leurs couvertures colorées, dramatiques, comme tirées de comics, le genre populaire de la SF paraissait le terrain de jeu surréaliste idéal. Le fait que les œuvres d'A. E. Van Vogt aient été traduites avec brio en français par Boris Vian ne doit rien au hasard. Pour la plupart de ceux dont l'anglais est la langue maternelle, le style de Van Vogt paraît maladroit et ses idées plutôt folles. Après que Vian réserva à Van Vogt ce que Baudelaire fit à

Poe, c'est-à-dire une traduction plus belle que le texte original, les romans de l'auteur du *Monde du non-A* furent perçus comme des œuvres importantes de l'école surréaliste.

Avec Roussel, le langage lui-même devient une force créative, un agent de création. Dans les sociétés shamaniques, comme celles évoquées dans l'épopée finlandaise du *Kalevala*, il convient de découvrir les mots de pouvoir appropriés afin de forger une épée ou construire un navire. Dans le cas de Roussel, il faut trouver les mots afin que les événements d'une histoire puissent avoir lieu, contraints d'avoir lieu par nécessité. Les surréalistes étaient les shamans du ^{xx}e siècle industriel et technologique. Roussel écrit des fictions scientifiques, si ce n'est de la science-fiction telle que nous la connaissons. (Dans mes fictions, j'aspire à l'authenticité scientifique en ce qui concerne la cosmologie, l'astrophysique, les technologies, la géologie planétaire, la biologie potentielle, ce genre de choses, mais ma science-fiction devrait plutôt s'appeler de la science-surréalisme.)

Tout cela m'inspire la plus grande sympathie. Les surréalistes cherchaient l'euphorie — l'extase, la *jouissance*^{*}, les visions, les révélations — en exerçant leur intellect. Les critiques anglophones m'ont souvent collé l'étiquette d'un auteur plutôt « intellectuel ». De manière ironique, ma trilogie « *The Books of Black Current* », republiée par le Science Fiction Book Club américain, a été refusée en France au motif qu'elle n'était « pas assez intellectuelle ». J'essaye d'insuffler de la passion dans mes histoires, des émotions vives et des personnages vivants dans un environnement riche, mais je constate que ma propre approche du ravissement se fait, au départ, via une activité intellectuelle.

J'aime également les jeux de mots quand ils apportent une révélation, qu'ils sont riches de sens.

Lorsque Roussel fut à court d'argent pour concrétiser ses rêves, il mourut avec à-propos d'une overdose de barbituriques...

Il me faut préciser que je ne suis en rien un expert de Roussel — ni de quoi que ce soit d'autre, d'ailleurs. Pour paraphraser Lévi-Strauss, je suis un bricoleur autant qu'un aspirant-ingénieur. D'où la nature peut-être un rien désordonnée de cette préface.

* Les termes suivis d'un astérisque sont en français dans le texte.

Un peu de français

J'ai lu Roussel traduit en anglais, cet auteur n'ayant pas exactement un style dans le sens où Flaubert a un style — il s'agit d'un mécanisme, dans le cas de Roussel —, et aussi afin de gagner du temps, ma connaissance du français n'étant pas parfaite. Quand je préparais les cent soixante-six pages de ma thèse de doctorat — *Walter Pater et les auteurs français du XIX^e siècle : Stendhal, Mérimée, Gautier, Flaubert et Baudelaire* —, j'ai lu *Salammbô* dans le texte, *Trois Contes* et *Madame Bovary*, et je m'en souviens clairement. Ainsi que les *Vies de Haydn, Mozart et de Métastase* de Stendhal — je me demande encore pourquoi ! Et quoi d'autre ? *Carmen* de Mérimée, oui. Et Baudelaire, *ça va sans dire**. Vous êtes tout pardonné si vous n'avez jamais entendu parler de Walter Pater, bien qu'il ait été influent à son époque, notamment sur Oscar Wilde. Étudiant, j'ai lu l'étude définitive sur cet essayiste, en français aussi : *Walter Pater : l'homme et l'œuvre* de German d'Hangest (1961), en deux gros volumes de poche.

Le professeur de français de mon collègue, dans le nord de l'Angleterre, était une brute vicieuse à l'humeur infecte, rendu amer par la vie : j'ai donc choisi de ne pas passer en français d'ordinary level à advanced level. D'un autre côté, le prof de maths échouait à faire régner l'ordre. Si un chaos peuplé de bruits et de missiles régnait dans mon cours de maths alors qu'un cours de français avait lieu juste à côté, on voyait très vite Napoléon s'engouffrer dans notre salle, ignorer le prof de maths (qu'il méprisait au plus haut point) et nous ordonner le silence d'une voix tonnante. Chose qui me stressait un tantinet, peu désireux que j'étais d'écopier de deux heures de retenue, et m'a poussé à obtenir mon ordinary level de maths — de justesse, certes. Au début des années 70, je me suis senti obligé de lire en français *Stabilité structurelle et morphogénèse* de René Thom dès sa parution — heureusement, le livre contenait plein de diagrammes et d'équations.

Mon premier voyage en France remonte aux vacances de Pâques de ma première année à Oxford. J'ai vu une note indiquant que des étudiants organisaient eux-mêmes une excursion de dix jours à Paris, et je me suis inscrit. Nous avons partagé des chambres

dans un hôtel bon marché, mangé des baguettes tartinées de pâté et bu du picrate. Des bouquinistes sur les quais de Seine, j'ai ramené les deux *Tropiques* de Henry Miller, *L'Amant de Lady Chatterley* de D. H. Lawrence et le *Kama Sutra*, tous censurés en Angleterre. Je rentrais dans les librairies en demandant : « Bonjour, avez-vous des livres d'anticipation ? » Je cherchais sûrement de la SF américaine en poche. Quelle perte de temps, alors que j'aurais pu me rendre, par exemple, aux Deux Magots — mais je n'en avais aucune idée.

Linguistique

De retour à l'université d'Oxford, j'ai été accaparé par les « Langue et littérature anglaises », tout en me cramponnant, de manière schizophrène, à A. E. Van Vogt. (Je ne me suis pas intéressé à la sémantique générale de Korzybski au-delà de l'usage qu'en a fait l'auteur du *Monde du non-A*.) La partie « langue » de mes cours entretenait peu de rapport avec la linguistique. Lors d'un cours magistral, j'ai bel et bien entendu le nom de Saussure, mais ça m'a fait peu d'impression. Au lieu de quoi, mon temps était pris par l'apprentissage de l'anglo-saxon, suivi du moyen anglais, dont un dialecte ayant survécu jusqu'au XIII^e siècle dans l'*Ancrene Riwe*, la « Règle des Reclus ». À cette époque, il était courant que de pieux individus s'enferment dans une cellule pour le restant de leurs jours — même la vie d'un ermite se révélait préférable ; au moins il pouvait se dégourdir les jambes de temps en temps. Si seulement quelqu'un avait eu la bonne idée de brûler les copies de cette *Ancrene Riwe*, un truc farci d'imbécillités quant à la nécessité de porter des vêtements rêches pour châtier ses parties honteuses... Mais le livre a survécu. À l'Oxford de mon époque, la phonologie de l'anglo-saxon vers le moyen anglais en était à ce niveau-là, en ce qui concernait l'étude des langues. C'est une raison pour laquelle Tolkien et les sagas norroises ne m'ont jamais passionné ; à vrai dire, je n'ai jamais lu le *Seigneur des Anneaux*.

Les théories du langage ? On ne les étudiait pas. En conséquence, j'ai découvert la linguistique au début des années 70 et me suis instruit tout seul à l'École d'histoire de l'art. J'étais de fait loin d'être un expert, et je ne doute pas aujourd'hui que *L'Enchâs-*

sement puisse contenir des erreurs de base. Je laisserai le soin au linguiste, qui fournira l'essai accompagnant cette réédition, de les indiquer ; amateur en cette matière, je suis avant tout un raconteur d'histoires.

L'Enchâssement a suscité des réactions enthousiastes après sa publication, car le roman semblait proposer quelque chose de neuf dans son utilisation (erronée ?) comme base de la linguistique scientifique moderne de Chomsky, c'est-à-dire sa théorie selon laquelle une « grammaire universelle » sous-tend toutes les langues humaines — et donc aussi, peut-être, de potentielles langues extraterrestres. La science-fiction s'intéressait déjà à la linguistique, de manière notable dans *Babel 17* de Samuel Delany (1966). La linguistique appartenait alors à l'école dite « relativiste », associée à Benjamin Whorf et Edward Sapir, qui englobe l'idée selon laquelle une langue influencera la pensée et les idées de ses locuteurs. Ainsi, quelqu'un parlant navajo verra le monde autrement qu'une personne dont le bantou serait la langue maternelle. Il s'agit là d'une linguistique s'attachant aux différences essentielles plus qu'aux similarités profondes. Appliquer cette hypothèse à la fiction produit des aventures colorées. Dans *Les Langages de Pao* (1958), Jack Vance invente un monde où des langues sont conçues pour changer l'état d'esprit de leurs locuteurs. Quant au *Babel 17*, c'est une arme de guerre, et l'apprendre altère allégeances et opinions politiques. Une fois qu'on le parle, impossible de penser comme avant. Bref, l'accent est mis sur les différences radicales plutôt que les anciennes racines communes à même de révéler notre programmation via la réalité partagée dans laquelle nous avons évolué.

Une « erreur » linguistique dans *L'Enchâssement*, qu'un critique a longuement commentée⁽⁷⁾, tient au fait que les extraterrestres, désireux d'acquérir des cerveaux de locuteurs de langues humaines différentes, récupèrent des encéphales empreints d'anglais, de russe, de japonais, d'inuit, de vietnamien et de persan. Hum... Anglais, russe et persan sont tous trois des langues indo-européennes. J'aurais dû choisir un bouquet de langues plus varié. Mais je peux

(7). http://tenser.typepad.com/tenser_said_the_tensor/2006/04/the_embedding_b.html [NdA]

justifier cela en invoquant l'urgence et l'opportunisme de mes personnages appartenant aux services secrets américains, qui enlèvent les possesseurs desdits cerveaux.

Une erreur technologique que je ne peux justifier aussi facilement réside dans le fait que les extraterrestres placent leur vaisseau spatial sphérique sur une orbite polaire, qui survole surtout les océans Atlantique, puis Pacifique, afin de minimiser le nombre de témoins oculaires potentiels. *Hum...* Parce que la Terre tourne sur elle-même, une orbite polaire permet au plus grand nombre de voir ladite sphère. (Tant que l'orbite n'est pas hautement elliptique, avec son apogée au-dessus d'un pôle.) J'ai épanché le chagrin dû à cette erreur stupide auprès de mon pote Bob Shaw, auteur de SF lui aussi, qui m'a dit : « Te tracasse pas, une science extraterrestre supérieure fera le nécessaire... » Par ailleurs, Larry Niven, auteur d'une SF bien plus *hard* que la mienne, avait écrit que Louis Wu, le protagoniste de *L'Anneau-monde*, prolongeait son anniversaire en se téléportant autour de la Terre en direction de l'est au lieu de l'ouest. Donc, bon... Par la suite, Niven a corrigé les éditions ultérieures en commentant avec humour la coquille : « Si vous possédez la première édition poche de *L'Anneau-monde*, c'est celle avec l'erreur, et ça vaut de l'argent ! »

Dans *L'Enchâssement*, j'ai également utilisé (à tort ?) l'hypothèse de Sapir-Whorf. Les essais de Whorf, notamment ceux sur le langage hopi et rassemblés dans le volume *Language, Thought and Reality*, procurent un plus grand plaisir de lecture que ceux de Chomsky. Mais ce dernier s'est peut-être trompé aussi. Il semble que la langue pirahã⁽⁸⁾, étudiée seulement depuis peu, soit un « contre-exemple sévère » de sa théorie de la grammaire universelle. Cette tribu amazonienne des Pirahã appelle les locuteurs de toutes les autres langues « têtes de travers ».

Récemment, j'ai pris conscience d'un autre reproche fait à *L'Enchâssement*, au motif que j'ai confondu « auto-enchâssement » et « récursivité centrée », et que je n'avais pas une idée claire du rôle que le phénomène de « récursivité centrée » a joué dans la théorie syntaxique du tournant des années 70, ce qui m'a conduit à accor-

(8). Cette langue amérindienne se caractérise par sa surprenante simplicité et son nombre extrêmement restreint de phonèmes, à savoir une petite dizaine.

der à de telles structures une importance induite dans la grammaire universelle. Je devrais naturellement laisser un linguiste professionnel s'étendre sur ce sujet. Comme je l'ai dit, je suis un bricoleur, un type qui assemble ses récits d'une manière imaginative à partir de ses trouvailles. Peu importe que la linguistique ait pu être mal comprise par un amateur : *L'Enchâssement* est le premier roman de SF à recourir à la psycholinguistique moderne. Lorsque j'écrivais mon roman, il ne m'est jamais venu à l'esprit qu'il pourrait se révéler innovant — j'écrivais seulement ce qui m'intéressait en tant que raconteur d'histoires politiquement sensibilisé, curieux quant à ce qui touche à l'esprit. Je suis modérément narcissique, mais je ne me suis jamais attendu à ce que *L'Enchâssement* décolle de cette manière — pas exactement parmi les étoiles géantes de la SF, mais suffisamment pour rester en orbite.

À l'heure actuelle, je regrette, d'un point de vue stylistique, le nombre de *said-bookisms* dans mon roman. Les *said-bookisms*, c'est quand un personnage sourit, rit, proteste, jure, etc., alors que l'auteur pourrait utiliser le verbe « dire » quasi transparent — mais je n'avais pas de meilleure idée, bien qu'ayant lu des centaines de bons et de mauvais romans, et ceux entre les deux. Bien entendu, ça ne me dérange pas d'utiliser des *said-bookisms*, mais il y en a trop dans *L'Enchâssement*. Sauf dans la traduction française de Didier Pernerle, où, par exemple, « “Okay, you're the expert,” shrugged Zwingler », devient « “OK, vous avez réponse à tout”, dit Zwingler avec un haussement d'épaule ». La faute stylistique a disparu en français, hurrah !

Et puis, de temps à autre, le point de vue varie d'un personnage à l'autre au sein d'une même scène — une mauvaise pratique.

L'espace profond et le LSD, parmi divers autres sujets...

Dans le premier jet du roman, la scène de torture dans la hutte près du barrage était plus longue et donc bien plus pénible ; John Bush, qui dirigeait la collection SF chez Gollancz à l'époque, m'a demandé de la raccourcir — merci, on n'a pas besoin de cette nausée de détails. Sa requête me semblait des plus justifiées, et je me suis empressé d'en tenir compte. Bien plus tard, dans un arti-

cle intitulé « L'Auteur comme bourreau »⁽⁹⁾, j'ai tenté d'analyser la manière dont l'augmentation du sensationnalisme en SF émousse notre sensibilité aux douleurs extrêmes et aux mutilations infligées à un autre être humain. Nous étions en 1987, et l'emploi de la torture par les démocraties occidentales dans la « guerre contre le terrorisme » n'était encore qu'un fantôme insensé...

Les « Illuminés » que Sam mentionne au chapitre 5 sont le Nationwide Festival of Light, un mouvement chrétien pro-censure qui, heureusement, a fait long feu. Il a connu son apogée au Royaume-Uni en 1971, avant de se dissoudre sans grande conséquence.

Les « Duplicateurs sauvages » sont les hackers imaginaires du roman, inventés quand la vie était informatiquement plus simple, bien avant que la NSA devienne le grand maître du piratage des données de tout un chacun.

Quand Zwingler affirme que « statistiquement, il doit exister autour de nous bon nombre de systèmes solaires », eh bien il a raison. Nous en avons détecté des centaines, et la grande majorité ne ressemble en rien au nôtre — qui a tout d'une anomalie. Les « Jupiters chauds », ces géantes gazeuses proches de leur étoile, ne devraient pas exister à cause du vent solaire supposé arracher le gaz de ces mondes si proche de leur soleil... mais ils existent bel et bien. Dans notre banlieue interstellaire, Tau Ceti, étoile similaire au Soleil au point d'être une destination fréquemment employée par les auteurs de SF jusqu'à peu, est tout sauf un havre de vie — les mondes de ce système, dix fois plus encombré de poussières spatiales que le nôtre, se trouvent soumis à un bombardement destructif intense. Dans le roman, on a découvert une planète, située au-delà de Pluton, baptisée Janus — dieu romain aux deux visages, regardant dans deux directions à la fois, donc, vers l'intérieur du système solaire et vers les espaces interstellaires. Si j'avais rédigé cette préface un mois plus tôt, j'aurais affirmé que, dans notre réalité, Pluton a même perdu son statut de planète suite à la découverte d'un nombre croissant de « planètes naines » au-delà de l'orbite de Neptune. Sauf qu'en ce mois de juin 2014,

(9). In *Foundation* n°40, été 1987 et repris dans *The Uncollected Ian Watson*, PS Publishing, 2014. [NdA]

les scientifiques s'interrogent sur la possibilité de l'existence d'une ou deux planètes géantes, plus lointaines encore que Pluton, à 250 UA ⁽¹⁰⁾, encore non observées, mais qui escorteraient ces astres nains distants. Comment ce(s) monde(s), de dix masses terrestres, sont-ils arrivés là ? Volé(s) à une autre étoile ? Il y a peut-être là de quoi souhaiter la bienvenue à Janus — *mon* Janus, puisque, en 1966, un gros patatoïde glacé (90 kilomètres de diamètre) orbitant autour de Saturne a été baptisé Janus ; un chouette nom bien gâché.

La station Skylab, lancée l'année de publication de *L'Enchâssement*, se trouve dans le roman (quelle que soit l'année de l'action) toujours en orbite terrestre. Dans notre réalité, son orbite a été faussée de manière inattendue par le frottement contre l'atmosphère, de telle sorte que la station a chuté en vrille pour brûler dans les airs en 1979. De nos jours, l'orbite de la Station spatiale internationale est régulièrement corrigée.

En ce qui concerne la conservation des cerveaux, le Cryonics Institute constitue l'héritage véritable de Robert Ettinger (auteur de *L'Homme est-il immortel ?* et de *Man Into Superman*), plus que ma fictive fondation Ettinger — qui, dans le monde réel, existe bel et bien, mais sous l'égide de l'éditeur philanthrope Richard Ettinger, grand défenseur des Amérindiens, afin de financer la protection des animaux et de l'environnement, de la santé, des arts et de l'éducation.

Les extraterrestres qui atterrissent pour négocier sont décrits comme ressemblant « aux saints du Greco et aux statuettes émaillées de Giacometti ». En 1990, je crois avoir parlé à Stanley Kubrick des statues de ce dernier artiste comme des modèles possibles pour les robots. Peut-être me souvenais-je de la couverture de l'édition poche (1982) de *Under Heaven's Bridge*, roman co-écrit par Michael Bishop et moi-même, et inspiré par les aliens d'allure cybernétique de *A Little Knowledge* de mon ami. Les œuvres de Giacometti expliquent peut-être aussi l'apparence des robots à la fin du film *I.A.* de Steven Spielberg, qui rappellent eux-mêmes les extraterrestres de *Rencontre du troisième type*. (Malheureusement, beaucoup des

(10). Une Unité Astronomique représente la distance Terre-Soleil. [NdA]

spectateurs d'*I.A.* à sa sortie ont cru qu'il s'agissait d'archéologues extraterrestres explorant la Terre.)

Dans les dernières pages de *L'Enchâssement*, j'ignore pourquoi j'ai écrit que les « cervelles » extraterrestres, dans le vaisseau fracassé, sont « congelées à une température supérieure de un degré au zéro absolu ». Nulle part dans l'espace, en ce moment même, on ne peut trouver des objets en-dessous de 2,725 degrés Kelvin⁽¹¹⁾ ; en orbite terrestre basse, la température d'un objet peut varier entre 170 K et 400 K en fonction de l'ensoleillement. Un peu d'emphase de ma part, sans doute !

Et par quel stratagème Saut de Puce s'attache à la coque de la sphère extraterrestre ? Avec des pinces magnétiques ? Je suppose ! Bien sûr. Comment, sinon ?

Un physicien nucléaire à CalTech, mentionné en passant dans *L'Enchâssement*, s'appelle Hammond. Ce nom a vraiment dû me toucher, car un certain Hammond, un radioastronome amateur, est devenu le protagoniste de mon roman suivant, *Le Modèle Jonas*. Hammond est aussi le nom d'une marque d'orgues électroniques fameux. Peut-être que j'imagine les scientifiques, plongés dans la cosmologie ou la physique nucléaire, assis au clavier de synthétiseurs, faisant apparaître les secrets de l'univers sous leurs doigts... Haha, je vois maintenant le capitaine Nemo, jouant de l'orgue dans le *Nautilus* — une inspiration probable. Ma pensée prend souvent des tours métaphoriques.

Les expériences mentales de Chris Sole au chapitre 23 proviennent de mon propre vécu avec le LSD. Je me souviens en particulier de m'être assis au jardin botanique d'Oxford, et d'avoir vu simultanément chaque battement d'aile successif d'un oiseau volant non loin de moi, comme dans cette peinture de Duchamp, *Nu descendant l'escalier*, mais en plus net. Enfant, j'ai eu des hallucinations hypnagogiques : ma chambre s'étendant et se contractant tandis que j'étais dans mon lit. De manière ridicule, dans les étés du nord de l'Angleterre, je devais aller au lit bien avant le coucher du soleil. *Longtemps, je me suis couché de bonne heure.**

(11). Zéro degré Kelvin étant le zéro absolu, et 2,725 K la température du fond diffus cosmologique. [NdA]

Succès en France, d'une certaine manière

Oh, et cette convention à Angoulême... Simon Joukes, un aimable Belge qui nous a hélas quittés, m'avait informé que le public français apprécierait un discours « intellectuel » de leur invité d'honneur, lauréat du prix Apollo. Ce n'était pas tout à fait ça ! *Simon* voulait un discours intello. Il avait traduit mon article « Vers une linguistique autre », que j'ai lu à voix haute en français. Peu à peu, le public a commencé à partir, jusqu'à ce que, à la fin, ne reste qu'une douzaine de personnes dans la grande salle. J'aurais mieux fait, Simon, de lancer une polémique sur l'exploitation du Tiers Monde par le capitalisme occidental !

Parmi ces quelques douze braves, se trouvait néanmoins Bertrand Méheust, qui publierait son essai sociologique *Science-fiction et soucoupes volantes* en 1978. Bertrand fut assez obligeant pour qualifier mon discours de « bouffée d'air frais » (pour lui, du moins). Nous sommes devenus amis, et il m'a rendu visite à Oxford, où il m'a craché dans l'œil. Un accident : il visait l'un des cygnes de la rivière, qui sont tous propriété de la Reine d'Angleterre et symbolisent de fait la Couronne. Il faut dire que le vent soufflait fort...

Est-ce que *L'Enchâssement* est pareil à un albatros autour de mon cou ? Un trophée devenu malédiction, comme dans *Le Dit du vieux marin* de Coleridge ? J'exagère, bien sûr. Je suis ravi que *L'Enchâssement* soit republié en français, et je serai heureux de lire l'article l'accompagnant — ne me ménagez pas !

Cependant, il me semble que mon premier roman est considéré avec une attention disproportionnée par les critiques universitaires en comparaison de mes textes ultérieurs (que lesdits critiques n'ont pas lus). Comme si j'étais monté au firmament et que tout le reste n'était qu'une longue redescente. D'un autre côté, monter au firmament, ce n'est déjà pas si mal...

Quelques derniers mots sur le présent

J'écris cette préface depuis la côte nord de l'Espagne, où j'habite désormais dans une ville portuaire avec ma chère Cristina. Demain, nous irons dans une ville voisine visiter un musée en plein air

exposant des ancres transformées en œuvres d'art. L'occasion de faire des photos ! Il y a quinze jours, j'ai conduit un couple d'amis à travers les formidables Pics d'Europe, dans la province des Asturies, roulant sur une excellente autoroute. Cela, pour aller goûter de la langue de bœuf fumée, une spécialité des grandes villes du Léon. *Beaucoup de langue et de parole*.* Sur le chemin du retour, les panneaux m'ont trompé et je me suis retrouvé sur la vieille route étroite, en pente raide, qui serpente à travers la montagne, avec des virages à 120 degrés et des précipices, des panneaux « chute de rochers »... et puis nous sommes entrés dans les nuages, et la visibilité s'est réduite à moins d'un mètre. Pire que les monts Usambara de Tanzanie. Quoique... Le revêtement de la route ne se résumait pas à une couche de boue épaisse... Je suis donc toujours là.

Ian Watson,
juin 2014

L'Enchâssement

1.

CHRIS SOLE s'habillait rapidement. Eileen l'avait déjà appelé une première fois. La seconde fois, le facteur venait de passer. « Il y a une lettre du Brésil, cria-t-elle du bas de l'escalier. Une lettre de Pierre... »

De Pierre ? Dans quel but écrivait-il ? Il appréhendait d'avoir de ses nouvelles. Depuis la naissance de leur enfant, Eileen était si distante, si indifférente, accaparée par ses problèmes personnels, par Peter et par ses souvenirs. Et, face à cette indifférence, Chris ne se sentait plus de taille à lutter. Disons, pour être franc, qu'il avait baissé les bras. Quel effet aurait donc sur elle la lettre de son ancien amant ? Surtout, qu'elle ne fasse pas trop de vagues, espéra-t-il.

La porte-fenêtre lui résuma le spectacle habituel de champs noirs, des autres maisons du personnel et de l'hôpital qui, à moins d'un kilomètre de là, portait à son sommet l'anxiété matinale dont il était souvent, au détour des collines, la proie. Il y jeta un rapide coup d'œil. Il se réveillait et il allait se rendre à l'hôpital. Pour ces deux raisons, il frissonna.

Dans la cuisine, le petit Peter, âgé de trois ans, faisait de son petit déjeuner un bruyant gâchis en écrasant dans son bol les corn-flakes et le lait tandis qu'Eileen parcourait la lettre.

Sole s'assit en face de Peter et se beurra une tranche de pain grillé. Son regard distrait s'arrêta sur le visage de l'enfant. Ces traits pointus n'évoquaient-ils pas l'image de ce Pierre enfant, photographié quelque part en France dans un champ de marguerites ? Le petit garçon avait déjà de Pierre l'expression tendue et le regard brillant, les yeux bruns d'un renard à l'affût.

Quant au visage de Sole, trop régulier, il était d'une fausse distinction. Un miroir à deux faces placé dans l'axe de son nez n'aurait pas donné, comme c'est généralement le cas, deux visages différents, mais le même, simplement dédoublé en deux images jumelles,

identiques. Or le charme de cette régularité s'épuisait vite et, avec les années, il devenait de plus en plus visible qu'une moitié de sa personne imposait le silence à l'autre.

Ses yeux effleurèrent Eileen qui lisait. Elle était légèrement plus grande que lui et ses yeux avaient cette couleur intermédiaire que son dernier passeport disait grise, mais d'un gris qui se faisait aisément passer pour du bleu. L'Afrique avait exalté ce bleu — le bleu des piscines et des vastes étendues de ciel — que le papier pelure de la poste aérienne ravivait pour un instant.

L'Afrique. Les soirées torrides où l'air ne passait pas le seuil de leurs fenêtres aux persiennes ouvertes. La bière qui sortait tiède du réfrigérateur surchargé. Les bâtiments illuminés de l'université sur la colline. La lueur jaune de la ville sur le bord de mer à une vingtaine de kilomètres, distance obscure où s'engluait le battement confus des tambours. Ç'avait été le bon temps — une forme de relations, une façon d'être ensemble — avant que la tristesse et les contradictions ne se mettent de la partie. Avant que Pierre ne passe la frontière du Mozambique libre avec des guérilleros du FRELIMO pour étudier les incidences sociologiques de la libération chez les Makondé de l'autre rive de la Ruvuma. Avant que Sole n'ait connaissance du destin confortable qui l'attendait en Angleterre, dans cet établissement hospitalier. Avant cette dernière rencontre embarrassée avec Pierre, quatre ans auparavant, à Paris, lorsque Eileen était partie un soir avec le Français pour revenir le lendemain matin, ayant mesuré la distance qui séparait leurs vies depuis qu'elles avaient suivi des voies divergentes.

« J'ai l'impression qu'il est avec cette tribu en Amazonie, dit-elle, mais ils sont sur le point d'être submergés par la montée des eaux. Ils essaient de la repousser avec des flèches empoisonnées et en prenant des drogues... »

– Je peux lire ? »

Elle ne lui tendit pas immédiatement la lettre, la froissant légèrement dans ses doigts comme pour y laisser une empreinte personnelle, signe de possession, avant de l'abandonner dans un geste inutile de sensualité triste dont Sole savait qu'il ne lui était pas destiné.

Il en eut mal.

« Tu veux que je te la lise ? » demanda-t-il.

Il sentait que sa voix dépouillerait ces lignes de toute trace de l'émotion qu'Eileen aurait pu y déceler, réduirait cette lettre à un simple conglomerat de folklore et de politique. Alors pourquoi le faire ? Pour apporter sa contribution physique au dialogue de Pierre et d'Eileen — dialogue auquel il avait été impuissant à se mêler affectivement, bien qu'il ait largement puisé dans les idées du Français ? Pour prouver que seules les idées avaient de l'importance, du poids, face à cette preuve d'amour que tenait Eileen en la personne de Peter ?

« Eileen ?

– Ce n'est pas le moment, je ne peux pas me concentrer. Il est en train d'envoyer promener son lait. Lis-la d'abord, je la finirai ensuite. »

Tout en essuyant la bouche du petit garçon avec une serviette, elle le couvrit d'un regard aigu. Puis, guidant d'une main celle de Peter qui tenait la petite cuillère, elle ramassa, de l'autre, les corn-flakes éparpillés pour les rassembler dans sa soucoupe.

Sole arrondit craitivement sa main autour de la lettre, comme un écolier qui ne veut pas qu'on copie sur lui, et lut.

« Vous allez vous demander, Chris et Eileen, pourquoi j'ai choisi de passer sur vous ma colère. Après tout ce temps ! Mais toi, Chris, tu comprendras certainement ce que je veux dire lorsque je prétends qu'un réseau de correspondances étranges relie des époques et des pays différents, des gens, des espaces et des événements qui n'ont rien à voir entre eux (est-ce que ce n'est pas une idée un peu trop mystique pour un marxiste ?) et, cette fois, il s'agit de ce poème surréaliste et insensé de Raymond Roussel dont nous avons si souvent parlé en Afrique. C'est ce texte qui est le lien entre vous et ce que j'ai découvert ici dans une tribu amazonienne.

» Ce peuple est placé devant un choix. Et quel choix : être englouti par la montée des eaux s'il reste chez lui, ou bien goûter aux poisons non moins mortels du bidonville, de la boisson, de la prostitution et des épidémies s'il se montre assez ... "raisonnable" pour s'écarter du déluge qui a déjà commencé à submerger leur monde. Est-il besoin de préciser que le reste du monde se contre-fout de la mort qu'ils choisiront ?

» Rétrospectivement, il me semble qu'en Afrique les problèmes étaient simples, comparés à ceux qui se posent ici au cœur du Brésil. Comme il était facile de se dénicher un rôle à la fois précis et honorable dans le maquis mozambiquais ! Le moindre Makondé savait quels étaient les problèmes politiques et la Politique (avec une majuscule) signifiait quelque chose pour lui... »

Il ne manquait plus que ça, pensa-t-il, envahi par la méfiance que venait d'éveiller en lui le nom de Raymond Roussel. Que Pierre continue donc à vouloir changer le monde. Mais moi, qu'on me laisse tranquille à chercher de quoi est fait, en réalité, le monde, et comment il est perçu par la pensée de l'Homme !

« Mais comment ces Indiens pourraient-ils percevoir la différence qu'il y a entre les autres Caraïba — ce nom de malheur par lequel les Indiens désignent les étrangers, Brésiliens de souche européenne compris — et moi ? Nous sommes tous des intrus, des étrangers. Qu'on soit français, américain, de droite ou de gauche, c'est la même chose : Caraïba.

» Ceux qui s'occupent de Politique, de la Politique du Déluge amazonien, sont en fait tellement loin, gens des villes absorbés par les luttes en milieu urbain, que, quand ils se déplacent en rase campagne pour lutter, on se demande en quoi les Indiens, dans leur forêt, peuvent les concerner ? Comment *pourraient-ils* l'être avant que ces Indiens ne soient détruits dans leur "indianité", avant qu'ils ne deviennent des *civilizados* sous-prolétarisés ?

» Devrais-je être partisan d'un zoo humain où ces "rescapés de l'Âge de pierre", comme on dit, pourraient perpétuer leur intéressante sauvagerie ? Oui, peut-être, quelque dégoût que j'éprouve à le dire. Car ces Indiens ne sont pas en mesure de fournir une réponse politique.

» Comme ils rient, les hommes du régime brésilien, de l'aubaine qui leur est offerte par les Américains : aménager (quelle gloire !) la plus vaste mer continentale de la Terre, le seul ouvrage humain visible depuis la Lune.

» C'est un projet politique, bien que ses victimes soient radicalement ignorantes de la politique. Et, qui plus est, vouloir briser le rempart de cette ignorance serait ouvrir la voie au virus qui les

détruirait. Voilà le paradoxe qui me rend malade : mon impuissance à faire quoi que ce soit ici. Je ne peux qu'enregistrer la mort pour la postérité. Et, pour me consoler, écouter ma bande de ce poème cinglé de Roussel... »

Sole frissonna encore. Le soleil brûlant de l'Afrique enfiévrerait leurs conversations sur Roussel, échange passionné et innocent où pointait déjà l'idée de ses propres recherches. Il se rappela les toits rouillés aperçus depuis la terrasse du café. Les murs de plâtre d'un blanc étincelant. Les arbres flamboyants. Une mosquée. Les Peugeot et les Volkswagen garées en contrebas dans la rue. Des vendeurs d'objets sculptés en bois, accroupis, vêtus de shorts et de chemises déchirées, tandis que, dans un claquement de sandales, les femmes musulmanes passaient, drapées dans des voiles noirs, portant des fardeaux en équilibre sur leur tête. Les bouteilles de bière, embuées par la condensation, sur la table de fer-blanc, alors que Pierre et lui parlaient d'un poème pratiquement inaccessible au cerveau humain, un poème pour la lecture duquel il aurait fallu concevoir une machine.

Passion et innocence. Mais maintenant que Vidya, Vasilki, Rama, Gulshen et les autres, apprenaient leurs leçons dans les Univers spéciaux de l'hôpital, ce rappel de souvenirs provoqué par Pierre prenait l'allure d'une accusation.

Comme si elle avait lu dans ses pensées, Eileen quitta des yeux le petit garçon et, regardant Sole, lui dit sèchement :

« Chris, je voulais te demander quelque chose. Tu finiras la lettre après.

– Quoi ?

– Rien de bien important, je suppose. Seulement, en parlant avec une femme du village, une dont le mari est jardinier à l'hôpital, j'ai trouvé bizarre ce qu'elle m'a dit...

– Oui, quoi ?

– Que vous appreniez à mal parler aux enfants. »

Sole encaissa.

« Mal parler ? Qu'est-ce qu'elle veut dire ? Elle sait pourtant que c'est un hôpital pour les enfants qui souffrent de troubles de la parole, qui ont des lésions cérébrales. Évidemment, ils parlent mal. »

Baissant brièvement les yeux sur le paragraphe qu'il venait de lire, il se sentit assailli par certaines phrases dont il n'arrivait pas à se dépêtrer.

Des phrases comme « zoo humain » et « projet politique ».

Ces mots bavaient, en quelque sorte, sur le papier, se dissipaient en un brouillard de sens, comme si son cerveau refusait de les saisir. Mais ils ne s'évanouissaient pas. Leur flou même l'irritait, harcelait son attention. C'était peut-être de la pluie qui avait goutté sur le papier pendant que Pierre écrivait, diluant ces mots, précisément, avant qu'ils aient pu sécher.

Eileen observait son mari d'un œil neutre.

« Je sais ce que le Centre est censé pratiquer. Et je lui ai raconté, à cette femme, ce que tu viens de me dire. Mais tu sais comment elles sont, en province, toujours assoiffées de mystère et de racontars. Elle m'a déclaré savoir que l'hôpital était destiné à autre chose, quelque chose de honteux et de secret. Et pour elle, c'était d'apprendre à mal parler aux enfants.

– Qu'est-ce qu'elle entend, par “mal parler” ? Qu'est-ce qu'elle en donne, comme définition ? » demanda-t-il.

Avec un haussement d'épaules, elle répondit :

« Je lui ai parlé des lésions au cerveau et de troubles de la parole, mais ce n'était pas ce qu'elle voulait dire. »

Sole avala nerveusement une gorgée de café, qui lui brûla la bouche, et éclata de rire.

« Je me demande quelle idée se fait cette langue de vipère de notre travail ? Qu'on apprend aux gosses à gazouiller “foutre” et “enculé” ?

– Mais non, Chris, je n'ai pas eu l'impression qu'elle voulait parler de mots obscènes. »

Poussée contre la fenêtre, la petite table de pub en fer forgé, de style victorien, était encombrée de boîtes à épices et de livres de cuisine. Ils l'avaient payée vingt livres dans une vente aux enchères et l'avaient tous deux peinte en blanc alors qu'Eileen était enceinte de cinq mois, imaginant l'enfant assis dans une chaise haute, tandis que Sole serait attablé face à lui, un verre de bière à la main, guidant les premières tentatives du gamin pour parler.

« La femme du jardinier ! Elle ne sait pas ce qu'elle dit. »

Mais Eileen insistait, refermant ses bras sur Peter comme si l'enfant était menacé par ce qui se passait à l'hôpital.

« Avec Pierre, déjà, il était question de mal parler. À ce moment, il ne s'agissait pas de gros mots. C'étaient des langages faux, des langages tarés.

– Écoute, Eileen, dis-toi bien qu'un enfant parle mal quand il a le cerveau atteint. Ce n'est pas simple, l'apprentissage se fait par des moyens détournés.

– Ce n'est pas tout...

– Oui, quoi ?

– À l'hôpital, il y a la façade, et il y a ce qui se passe derrière la façade. Le vrai travail se fait dans des salles spéciales où on ne peut pas entrer sans autorisation. Il n'y est pas question de soigner les enfants, mais de les rendre malades. C'est là qu'on leur apprend la façon de mal parler. Mais je devrais peut-être dire les façons, au pluriel. Ce serait plus exact, tu ne crois pas, Chris ? Qu'est-ce qui se passe au Centre ? Des horreurs, ou bien quelque chose que je pourrais admirer ?

– Enfin quoi, cette bonne femme n'a fait que décrire n'importe quel hôpital ! Et dans tous les hôpitaux, il y a des salles interdites !

– Mais ce n'est pas un hôpital psychiatrique ! »

Sole haussa les épaules tandis que son œil tentait de repousser un fantôme têtue de papier bleu : zoo humain.

« Il me semble que tout hôpital qui s'occupe du cerveau est un hôpital psychiatrique. On ne peut pas tracer une ligne de démarcation entre les deux. Or le langage est du ressort du psychisme. Et puis merde, ils m'emploient comme linguiste, pas comme docteur.

– Eh oui ! »

Eileen le regarda avec curiosité plier le papier pelure de la lettre, la remettre dans l'enveloppe et la glisser dans sa poche. Elle ne lui fit pas remarquer qu'il se l'appropriait.

Sur le chemin du Centre, Sole regarda le ciel sous lequel s'éveillait un jour bleu, calme et froid. Il aspira l'air limpide et l'expira fortement, souffle matérialisé par un petit nuage de vapeur blanche.

Tiens, si j'étais en Alaska ? Tu craches et c'est un gros grêlon qui rebondit et roule par terre. Intéressant.

Ou bien au Brésil ?

Et si j'étais Pierre ? Le Pierre convaincu-angoissé-idéaliste.

C'est plus difficile qu'on ne croit de s'imaginer dans la peau d'un autre, d'imaginer toute sa *différence*. Et pourtant, à l'hôpital, n'était-ce pas cela, son travail ? Créer quelque chose d'*autre* ? Toi Vidya et vous, tous les autres : allez-vous vraiment nous renseigner sur l'essence de l'humanité, du fond de l'inhumanité relative où nous vous confignons ?

Il était inévitable qu'un jour, quelqu'un, quelque part, se lance dans ce genre d'expériences. Depuis des années, elles mûrissaient dans la littérature. Et on mourait d'envie de les mener, ces expériences, on languissait. À la longue, le désir avait engendré une obsession obscène, une sorte de masturbation scientifique : en vase clos, élever des enfants parlant des langages spécialement fabriqués de toute pièce...

Il s'engagea dans une allée gravillonnée entre des squelettes dégingandés (des peupliers) et des maquettes en fil de fer, probablement réalisées à l'hôpital et rejetées là parce que trop sommaires, d'un esprit humain (c'étaient les buissons).

Le Centre lui-même était une vaste demeure campagnarde à laquelle on avait adjoint, sur les côtés et sur l'arrière, des ailes modernes et fonctionnelles dont l'extrémité pénétrait dans plusieurs hectares de sapins en formation serrée, cernant l'ensemble d'une ceinture boisée large de près d'un kilomètre et qui, d'année en année, devenait toujours plus dense et plus élevée.

Sole s'était déjà aventuré plusieurs fois dans la plantation mais il trouvait fastidieux de s'y promener : entrelacs de branches basses et inégalités de résistance du sol. Et puis, au milieu de ces arbres, il n'y avait rien à voir, sinon d'autres arbres que ne coupait pas la moindre ravine, clairière ou allée.

(Qu'il fasse sept pas sous la pénombre verte et le voyageur se trouve dans un autre monde. Déjà, il a perdu tout sens de l'orientation. Le piège monotone, l'inépuisable excès de la végétation l'accable. Parcourir une centaine de mètres est un périple qu'il ne peut accomplir qu'à plat ventre, épousant le contour des fûts abattus, se vrillant un passage dans la trame des lianes rampantes. À moins qu'il n'entreprenne, à la machette, de se dégager un chemin de la manière la plus futile et la plus épuisante qui soit.)

L'élégante maison flanquée de ses ailes de béton avait un aspect incongru. Devant elle, deux lions de pierre, jumeaux, protégeaient de leurs griffes sorties un sentier criblé de taupinières. Le jardinier, tu parles !

La silhouette en imperméable violet qui s'éloignait à grands pas sur le sentier était celle de Zahl, le biochimiste.

Sole enfonça plus profondément la lettre dans sa poche de peur qu'elle ne tombe et se perde avant qu'il ait eu le temps de la lire en entier.

Sur le gravier étaient garées une demi-douzaine de voitures, et aussi, basse sur roues, une ambulance de l'Air Force américaine.

La plaque disait : CENTRE NEUROTHÉRAPIQUE HADDON.

La porte était lourde. Il la poussa. L'air chaud de l'intérieur l'assaillit. Il traversa le hall d'entrée par lequel on accédait, à droite, à l'aile occupée par les salles, à gauche, à celle des différents services — ordinateurs, cuisines, chirurgie et laboratoires — et s'arrêta devant l'arbre de Noël qui se dressait au pied de l'escalier de chêne qui menait aux logements du personnel hospitalier.

La chaleur faisait tomber les aiguilles de l'arbre sur le carrelage couvert de ces petites peaux mortes de verdure.

Une infirmière passa derrière lui, manœuvrant un chariot chargé de la vaisselle sale du petit déjeuner des enfants, le poussant sans effort sur ses roues gainées de caoutchouc et ne signalant son passage que par le tintement de la porcelaine contre la porcelaine grasse.

Des banderoles de papier s'entrecroisaient dans les couloirs et le hall. Des affichettes, punaisées au-dessus des entrées, semblaient toute requérir une catégorie différente de surveillance médicale : bleue, verte, rouge. Bulles muettes émises chacune par une région différente des cerveaux blessés.

Que pourraient-elles contenir, ces bulles ?

Une mise en accusation ? Le sésame-ouvre-toi de la réalité ? Le $E = MC^2$ de la pensée ?

La porte à ressort se referma toute seule derrière lui. Un bout de couloir aboutissait à une autre porte. Il choisit une seconde clé, déverrouilla la porte et pénétra dans l'aile arrière, là où les branches de sapin frôlaient les fenêtres du bout de leurs aiguilles. Un couloir qui s'ouvrait à droite contournait l'aile.

Le verre de la fenêtre était armé d'un fin réseau de fils où passait un courant à basse tension qui, contrôlé par ordinateur, faisait partie du système d'alarme.

Des fenêtres supérieures du bâtiment principal, on n'aurait vu de cette aile que la grande verrière translucide qui donnait de la lumière aux salles que ceignait le couloir : la paroi aveugle d'un aquarium.

Il déverrouilla la porte de son bureau, alluma les néons pour pallier la faiblesse du jour hivernal qui filtrait au-dessus de sa tête. Avant toute chose, comme chaque matin, il s'assit devant l'écran du circuit intérieur et mit le contact.

Mal parler, disait cette mauvaise langue, hein, Eileen ? Mais oui, on le sait, la langue, c'est ce qu'il y a de pire, mais de meilleur, aussi !

Les écrans clignotèrent, se désebrumèrent. Dans une vaste salle de jeu à l'architecture ondulante, deux enfants à la peau sombre, nus, un garçon et une fille, roulaient devant eux un énorme ballon de plage. Ils avaient trois ou quatre ans. Une fille nue les suivait en traînant un tuyau de plastique enroulé tandis qu'un autre petit garçon fermait la marche. Il avançait à tâtons, les bras étendus devant lui. Il jouait à l'aveugle.

Sole pressa un autre bouton et un bruit de voix parvint de la salle de jeu. Ce n'étaient pas les voix des enfants.

Il dirigea la caméra, au-delà du labyrinthe aux murs transparents, sur l'immense écran d'où provenaient les voix. Sa surface était occupée par les images agrandies et animées de Chris Sole et de Lionel Rosson, le responsable des ordinateurs.

C'étaient leurs voix. Mais non la réalité de leurs voix. L'ordinateur les avait décomposées puis reconstituées. Faute de quoi leurs paroles n'auraient pu s'enchaîner naturellement. Sole n'aurait pu construire, si ce n'est en butant sur chaque mot, les phrases que sa voix préenregistrée énonçait. C'était de l'anglais et pourtant rien n'était moins anglais. C'était la place de chacun des mots dans leur succession qui créait la confusion. En eux-mêmes ils étaient assez simples. De ces mots qu'utilisent les enfants. Mais aucun babillage ne les avait organisés de cette façon, à tel point que jamais un adulte n'aurait pu suivre ce langage sans le texte correspondant

imprimé noir sur blanc et dûment fragmenté, réorienté par un dédale de crochets et de parenthèses destinés à rétablir les structures que la pensée était habituée à déchiffrer.

C'était du langage Roussel.

Pierre avait été littéralement fasciné puis intrigué par cette sorte de morgue avec laquelle Raymond Roussel faisait franchir à sa poésie les limites de l'entendement humain. Pierre en était arrivé à entretenir avec les *Nouvelles Impressions d'Afrique* des rapports d'amant à maîtresse, une maîtresse qui, en dépit des querelles qui les dressaient l'un contre l'autre, ne le maintenait pas moins en son pouvoir. Constamment rabroué par ses manières hautaines de grande dame, il désirait la mater, au nom de la logique et de la justice. Si seulement il avait pu la connaître pleinement, au cours d'une longue nuit de communion intellectuelle, il se serait délivré de cette tentatrice. Mais, comme toutes les grandes tentatrices, le poème connaissait l'art de la ruse. Elle hypnotisait. Elle savait faire oublier.

Le seul moyen d'accéder à son cœur (fût-ce pour y plonger un poignard et en finir avec elle !) était de l'écouter parler. Mais les labyrinthes que décrivaient ses paroles défiaient l'insuffisance de la pensée humaine. Si la Logique était si facilement mise en déroute par un poème, comment pouvait-on espérer refaçonner le monde par la logique ? Cette maîtresse n'était qu'une courtisane raffinée, une Salomé que le tiers monde et la misère n'empêchaient pas de danser, et cela, pour Pierre, incarnait la fausseté même des choix purement esthétiques dans l'existence : la beauté en lieu et place de la vérité.

Et voilà qu'inexplicablement, elle apportait à Pierre, au milieu des injustices dont il était témoin dans la jungle brésilienne, la consolation.

C'est cette contradiction qui poussa Sole à reprendre la lettre pour y chercher l'indice qui le mettrait sur la voie.

Le timbre portait l'inscription *Ordre et progrès*, devise du Brésil à laquelle le régime militaire donnait une nouvelle et obsédante réalité.

Il choisit une page où le nom de Roussel attirait son regard avec insistance.

*

« ... Je vous écris comme j'écrirais à n'importe qui. Au moins serez-vous intéressés par ce que cette tribu déterminée a d'unique.

» Ils se nomment eux-mêmes les Xemahoa. Mais ils risquent, dans peu de temps, de ne plus être en mesure de se donner un nom, malgré l'incroyable résistance qu'oppose le sorcier de leur tribu, leur *bruxo*. Mais une résistance sans arcs, sans flèches empoisonnées ni sarbacanes.

» Ils n'ont qu'une si faible idée de ce à quoi ils s'opposent, ils sont tellement peu conscients de n'être que des pions (moins que des pions) manipulés dans leur jungle natale par quelques Gros Joueurs ! Il y a une vraie grandeur pathétique dans la façon dont le *bruxo* essaie de traiter le cataclysme imminent dans les termes que lui offre sa culture. Vous ne pouvez pas imaginer comme ça ressemble au poème de Roussel. Un parallèle étrange avec la tour d'ivoire, refuge abstrait, que notre poète dilettante a érigée à son seul usage. Voilà ce qui me rend perplexe. Dans les moments où je ne suis pas vert de rage, je caresse l'idée de traduire, je ne sais comment, les *Nouvelles Impressions d'Afrique* en xemahoa B.

» Je dis bien en xemahoa B, puisque, apparemment, on est en présence, ici, d'une langue à deux niveaux, et c'est en xemahoa B, à défaut de quelque autre langue de notre sinistre Terre, que le poème de Roussel pourrait être, enfin, rendu intelligible.

» Dans son principe, ce qu'entreprend le *bruxo* pour maîtriser l'avance des eaux — et laisse-moi te dire, mon cher Chris, que ce sera ton tour d'être perplexe avant de verdir de rage... »

Sole reposa — jeta presque — la lettre.

Mon pauvre Pierre, toi aussi, tu serais bien étonné de me voir ici à observer mes Indiens.

Étonné ? Avant de quoi ? De verdir de rage, sans doute ?

Pour Sole, ils étaient d'une beauté unique en son genre.

Leur univers était beau. Et aussi leur langage.

Il régla le son afin de couper sa voix et celle de Rosson, se brancha sur les micros pour savoir ce que les enfants pouvaient bien dire.

Pour l'instant, ils se taisaient.

Il avait sur bande des centaines d'heures de leurs manifestations verbales, depuis les premiers balbutiements jusqu'aux phrases complètes dont ils étaient capables maintenant, formulations enchâssées à propos d'un monde emboîté. Il s'était promené parmi eux, avait joué avec eux et leur avait montré comment se servir de leur labyrinthe, des poupées à enseigner et des oracles, à travers un masque décodeur-amplificateur qui cueillait les mots murmurés au bord de ses lèvres, les envoyait à l'ordinateur qui les redistribuait et les transformait avant de les réénoncer.

La sollicitude qu'il témoignait à les regarder et à les écouter n'avait, à vrai dire, aucune raison d'être, car la surveillance était automatique. La moindre parole des enfants était captée par les micros, traitée, classée et archivée sur bande. Quel que soit leur intérêt, tous leurs propos, une fois transcrits, lui étaient communiqués.

Mais il trouvait extraordinairement sain de les observer. C'était une sorte de psychothérapie. Ses idées sur la folie s'étaient déjà, en ce qui le concernait, considérablement éclaircies.

L'Univers de Sole n'était pas le seul que dissimulait le Centre Haddon. Il y en avait deux autres, peuplés chacun d'enfants : l'Univers logique que dirigeaient Dorothy Summers et Rosson, et l'Univers « étranger » inventé par Jannis, le psychologue.

Tout comme les programmes verbaux, l'intendance des trois Univers était entièrement automatisée. À mesure, donc, que les enfants grandissaient et devenaient capables de s'occuper d'eux-mêmes, les raisons d'y descendre physiquement diminuaient. Cela devenait même de moins en moins souhaitable. Les dieux devront restreindre leurs apparitions, disait Sam Bax en plaisantant.

Sam Bax était le directeur de Haddon. Le très compétent et très expéditif Sam Bax, pensa Sole. Qu'on le laisse donc se salir les mains avec la politique, la collecte de fonds, les Instituts et les Fondations, les rapports avec l'armée, la sécurité. Ça ne me regarde pas. Que Pierre se ronge donc les sangs avec la politique du Brésil. Qu'on ne m'entraîne pas dans ce borborygme. Qu'on me laisse faire mon foutu travail ; rien que ça. Mes enfants, ceux de ma pensée, ils sont là : Rama, le brave Vidya, Gulshen ma mieux-aimée et ma

douce Vasilki. Écoute, Sam, essaie de retarder le crépuscule des dieux.

Sur l'écran, Vidya ouvrit les yeux et les garda fixés sur les images de Sole et de Rosson. Des lèvres charnues, longues de trente centimètres, remuaient en silence. Elles lui parlaient mal.

Et la nuit, pendant que les enfants dormaient, leurs acquisitions étaient consolidées par le murmure des émetteurs, le bercement hypnotique de l'apprentissage sous sommeil.

À midi, au réfectoire, encore une sale petite escarmouche avec Dorothy.

Sole était assis à la même table qu'elle et, tout en mâchant un morceau particulièrement cartilagineux de viande bouillante, se disait qu'affectivement, Dorothy était passablement indigeste. À l'encontre de Sole, on ne sentait guère en elle l'amour risqué que celui-ci avait pour ses enfants. Mais, fort heureusement pour ceux dont elle avait la responsabilité, elle était assistée par Rosson qui était tout simplement humain et chaleureux.

« Dis-moi, Dorothy, ça t'arrive, de te demander ce que deviendront les enfants quand ils seront grands ? lâcha étourdiment Sole. Qu'est-ce qu'ils vont faire, d'ici quatorze ou quinze ans ? »

Elle fit une moue pincée.

« Je pense qu'on peut contrôler leurs pulsions sexuelles... »

– Ce n'est pas du sexe que je parle, mais d'eux, en tant que personnes. Qu'est-ce qu'ils vont devenir ? J'ai l'impression qu'on ne se pose pas beaucoup la question.

– Est-ce qu'on a vraiment besoin de se la poser ? Je suis sûre qu'ils trouveront leur vraie place.

– Quel genre de place ? Dans les ténèbres extérieures ? Une place dans une bouteille thermos lancée à la mer de l'espace en direction de l'étoile la plus proche ? Tu les vois, en équipage de vaisseau spatial ? »

Dorothy Summers, qui, apparemment, n'avait pas de cartilage dans son assiette, avalait ce qu'elle y trouvait.

« J'ai dit à Sam que c'était une erreur d'engager des gens mariés, dit-elle d'un ton acerbe. Je ne pense pas qu'avoir un enfant à toi t'aide à être objectif. »

D'instinct, Sole pensa à Vidya. Avant de se rappeler que son enfant à lui s'appelait Peter.

« Peux-tu te représenter la totalité de la population de la Terre ? demanda-t-elle. Je m'explique : peux-tu te la représenter visuellement ? Tous les enfants qui seront nés avant demain, ou emportés avant ce soir par un accident ? Quelle importance alors qu'une douzaine de garçons et de filles soient élevés — j'ajouterais même : somptueusement — dans des conditions quelque peu inhabituelles ? Mon petit vieux, ce n'est pas dans mon giron qu'il faut venir pleurnicher tes angoisses des matins d'hiver. »

Désarçonné, Sole sourit quand même.

« Tu peux te représenter, visualiser ce qu'aurait été la vie de ces mômes s'ils n'étaient pas venus ici ? À côté du tas d'ordures qui les attendait, Haddon est la caverne d'Aladin !

– La caverne d'Aladin, vraiment ? Puissent-ils en découvrir, pour nous pauvres mortels, le sésame-ouvre-toi et...

– Mais oui, Chris, mais oui. Et même, je vais te dire : s'ils ne le trouvent pas pour nous, ce sera quelqu'un d'autre. Les Russes sont en train de mijoter de drôles de choses dans leurs hôpitaux psychiatriques... et je ne parle pas des intellectuels qu'ils y bouclent.

– Cette viande est dégueulasse », dit Sole, espérant par là échapper aux griffes de Dorothy qui, au contraire, comme les dents de sa fourchette dans un morceau de viande, les enfonça encore plus profondément, car elle venait d'apercevoir Sam Bax qui se dirigeait vers eux, son assiette de ragoût à la main. D'un ton faussement enjoué, elle lui rapporta leur conversation dès qu'il fut assis.

Sam hocha la tête d'un air compréhensif.

« Chris, tu connais l'histoire de cette vieille fille américaine et de sa fleur carnivore ? »

Et Sam se lança dans une histoire à la fois drôle et tordue où, très adroitement, il faisait voir la vieille fille sous les traits de Dorothy (ce qu'elle était), tandis que la fleur (qu'on pouvait supposer bleue) valait pour Sole. Il avait, par la même occasion, éludé le débat et clos la discussion. Apparemment, aujourd'hui, Sam tenait à ce que la concorde règne au sein de son équipe.

« La femme vivait dans un gratte-ciel de New York où tous les animaux d'appartement, poisson rouge compris, étaient interdits, expliqua Sam avec une rondeur de rouleau compresseur, ne

s'interrompant que pour enfourner des fourchetées de viande. Pour se sentir moins seule, elle achète donc une plante. Une fleur carnivore. Et, comme cette fleur carnivore peut compter jusqu'à deux, on peut dire que, d'une certaine façon, elle pense...

– Une plante qui sait compter ? releva Dorothy d'un air soupçonneux.

– Parfaitement ! Un coup sur le ressort de ce piège végétal, admettons que ce soit un grain de sable qui tombe, il ne se passe rien. Mais deux coups, comme ferait une mouche qui remue ses pattes après avoir atterri, et la mâchoire se referme. Cela ne s'appelle pas autrement que compter et c'est, dans son genre, une forme de pensée. Pour en revenir à cette femme, son appartement était si propre, équipé de l'air conditionné, et si haut perché que les mouches y étaient inconnues. Elle devait donc, pour le bien de sa plante, la nourrir avec de la pâtée en boîte. Deux ans passent et, un jour, elle trouve une mouche dans sa cuisine. Elle se dit : quel régal pour ma plante ! Elle attrape donc l'insecte et le lui donne. La fleur se referme, digère la mouche. Quelques heures plus tard, la fleur était morte d'une intoxication alimentaire. D'une vraie proie vivante ! Morte empoisonnée par la réalité !

– Ou par le D.D.T., glissa Dorothy.

– Moi, je prétends qu'elle est morte d'avoir vécu dans un environnement artificiel. À nous d'en tirer la morale. Ce n'est pas en restant ici dans leurs trois Univers que les enfants courent des risques, mais uniquement si on les en fait sortir. »

Sam ne fit qu'une bouchée de ce qui lui restait de ragoût puis, s'appuyant au dossier de sa chaise, observa Sole et Dorothy Summers d'un air patelin.

« Mais il y a plus important que votre petite prise de bec à vous deux. Attendez demain. » Il s'essuya la bouche avec sa serviette de papier, la roula en boule et la lança proprement au milieu de son assiette. « Nous aurons la visite de l'un de nos collègues américains dont je crois savoir qu'il est passablement estimé par les autorités compétentes. »

Il fouilla dans sa poche.

« J'ai là un compte rendu que ce type a rédigé sur le sujet qui t'intéresse, Chris. Tu veux y jeter un coup d'œil entre-temps ? »

Sam lui tendit les feuillets photocopiés.

Thomas R. Zwingler : *Cyberanalyse des désorientations verbales latentes chez les astronautes au long cours. Première partie : Altération des dispositifs conceptuels.*

Dorothy s'étira les vertèbres cervicales pour déchiffrer le titre.

« Mon Dieu, soupira-t-elle avec une moue, c'est d'un pompeux ! »

De la tête, Sam fit un geste de dénégation.

« À mon avis, quand tu le verras, tu ne le trouveras pas si pompeux.

– Où l'as-tu déjà rencontré ? demanda Sole.

– À un séminaire, aux États-Unis, l'an dernier, répondit Sam sans plus préciser. Tom Zwingler est un chercheur itinérant, il travaille pour pas mal d'organismes. C'est un peu un synthétiseur de recherches.

– Quels organismes ? » insista Sole, fâché de s'être montré, quelques instants plus tôt, si vulnérable. « La Rand ? Hudson ? La NASA ?

– Je crois savoir qu'il émerge à la National Security Agency, service des communications.

– Un espion, alors ? »

Le sarcasme était également dans le sourcil levé de Dorothy.

« Tout de même pas, si j'en juge d'après son papier. C'est un spécialiste de l'information.

– Un spécialiste de l'entre-deux, dit Dorothy avec un sourire, comme notre Chris ? »

Le visage de Sam se referma. Il souleva ses rondeurs de sa chaise.

« Ce sera demain après-midi, à deux heures et demie. On lui donnera un aperçu du grand art tel qu'il se pratique à Haddon. D'accord ? »

Sole fit oui de la tête.

« Il faut bien », soupira Dorothy d'un ton revêche.